

Enjeux et perspectives pour la mission en ce début de 3e millénaire

Entre la mondialisation et les résurgences des réflexes identitaires

Daniel Bourdagné

Les défis politiques, sociaux et religieux en Afrique

Lors du congrès des Groupes Bibliques universitaires d'Afrique francophone tenue en août 1999 à Abomey-Calavi au Bénin, l'exercice suivant fut proposé aux étudiants et aux cadres africains présents à la rencontre. Si l'Afrique était une voiture, comment la représenteriez-vous ? J'étais loin de m'imaginer la convergence des représentations faites par ces jeunes et cadres venant de différents coins de l'Afrique francophone. Ils avaient représenté l'Afrique comme une voiture avec une carrosserie cabossée, éprouvée par des accidents, sans phare, parfois aux quatre pneus crevés, souvent sans chauffeur ou avec un conducteur en état d'ébriété. Cette représentation immédiate traduit l'état de désespoir interne des populations africaines, plus de trente années après l'indépendance de la majorité de leurs pays. Ces représentations faites par l'élite africaine indiquent clairement la profondeur de la crise africaine.

Dans le concert des nations, donc vu de l'extérieur, l'Afrique serait comme le jeune homme qui vient de se marier et qui cherche à consolider son foyer, et cherchant à se faire une place dans le conseil des sages de la famille du village mondial. L'Afrique est ce continent qui veut s'asseoir à la même table que les autres, sans être reçu comme un adolescent, mais comme un frère, un partenaire, dans un rapport de mutuel respect, dans une relation de totale symétrie. Mais il demeure infantile, portant encore dans ses veines les marques de l'adolescence. Pour les grandes puissances mondiales et les anciens pays colonisateurs, l'infantilisme de l'Afrique fait d'elle un cas thérapeutique exceptionnel. L'Afrique est un malade qui ne répond à aucun traitement jusque-là administré. L'Afrique est aux yeux de la communauté mondiale une cause pratiquement perdue d'avance, un cercle carré.

Ces images me semble-t-il illustrent au mieux les rapports et les enjeux qui orientent les relations entre l'Afrique et le reste du monde. Les choix politiques, économiques et idéologiques du vieux continent sont perçus comme suspects, souvent interprétés comme erreur de jeunesse, donc l'expression d'une immaturité. Même quand ces choix portent visiblement la marque d'une certaine indocilité comme c'est le cas actuellement au Zimbabwe, et sous des formes diverses dans d'autres pays africains, le langage de l'extérieur, particulièrement de l'occident, reste le même. Car pour lui, même l'indocilité est la marque de l'infantilisme déterminant des choix irréfléchis.

Alors pour les extrémistes, il vaut mieux lâcher l'Afrique. Les partisans de ce choix « exigent que le vieux continent qui n'a que trop démontré son inaptitude à toute évolution, soit relégué, une fois pour toutes, dans les bas-fonds du monde pour y achever sa transformation en ghetto, et permettre que l'aide si généreuse de l'occident aille à des nations et peuples – ceux d'Europe de l'Est y compris de l'ex-URSS – capables d'en faire un meilleur usage. »¹ Un tel discours n'est pas étonnant. Car au plan économique, l'Afrique ne représente même pas 2% des échanges commerciaux du monde. Même si ce continent venait à disparaître dans les bas-

¹ Marcel Zadi Kessy, *Culture africaine et gestion de l'entreprise moderne*, CEDA, 1998

fonds, sa disparition ne perturberait pas du tout l'équilibre de la planète.

Historiquement, l'Afrique est vieux. C'est « le vieux continent ». C'est « le berceau de l'humanité ». Son histoire est difficile à raconter, pénible et glorieuse à la fois. C'est une histoire souvent violente, particulièrement dans son rapport au monde, violence qui ne cesse d'ailleurs de rebondir, de se ranimer comme un volcan qu'on croyait éteint. La complexité de cette histoire explique la difficulté d'une lecture adéquate des défis et enjeux que nous trouvons aujourd'hui sur ce continent.

En outre, dans l'imaginaire de beaucoup de personnes, la psychologie coloniale ou post-coloniale tend à faire croire que l'Afrique est un pays. Lors d'un voyage que j'avais effectué il y a quelques années en Occident, j'avais été présenté dans une église comme venant de l'Afrique, précisément de la Côte d'Ivoire. A la fin du culte, une dame s'approcha de moi pour me demander si je rencontrais assez souvent ses amis missionnaires qui vivaient à Nairobi au Kenya. J'ai eu du mal à lui faire comprendre qu'il me fallait environ 7 heures de vol sans escale pour aller d'Abidjan à Nairobi. Cette psychologie coloniale et post-coloniale a affecté même la projection de la carte du monde. On se représente difficilement, en voyant la carte, que l'Afrique est en réalité plus grande que la Chine, l'Argentine, l'Europe, la Nouvelle Zélande, les Indes et les Etats-Unis réunis ensemble. Durant la période précoloniale, au moins 23 chefferies, Etats et royaumes anciens existaient entre le Sahara et l'équateur. On peut aujourd'hui encore, grâce aux documents historiques dénombrer les six royaumes principaux de l'Afrique centrale, les huit petits royaumes des Grands lacs, les sept royaumes de l'Afrique Australe et les quatre royaumes de Madagascar. Il va de soi qu'une telle étendue compte différents groupes ethniques, différentes spécificités culturelles et linguistiques, chacune essayant de défendre son identité.

Le concept « Afrique » lui-même porte déjà une certaine ambiguïté. Les Grecs appelaient l'Afrique, « la Libye », et tout homme noir était désigné *Aithiops*². Les Romains avaient chez eux une province connue sous le nom d'Afrique. Les intellectuels romains désignèrent par le même nom le troisième continent après l'Europe et l'Asie. Les Européens ajouteront à cette confusion quand ils découvriront eux-mêmes le continent au 15^e siècle. S'en suivront les concepts négatifs du genre « sauvage » pour désigner ce continent à investir et plus tard à coloniser, à civiliser, à christianiser.

L'Afrique dans son rapport aux autres a été marqué par une vie de confrontations. D'abord, il y a eu les influences venues du Moyen Orient. Ensuite viendra celle de l'Occident à partir du 14^e siècle. Aujourd'hui l'Afrique subit une troisième influence, celle de la globalisation. Cette vie de confrontation a été historiquement marquée tout d'abord par la Traite des Noirs venue du monde Arabe et musulman. Ce monde a pendant longtemps dominé et contrôlé le commerce des esclaves³. Du 14^e au 19^e siècle, le comptoir de vente des esclaves sera dominé par le monde occidental, avec la bénédiction de certains chefs africains. Mais à peine une lueur de liberté pointait à l'horizon que l'Afrique se trouve à nouveau confronté à un autre mal, la colonisation. Cette colonisation va définitivement créer un trait d'union entre l'Afrique et le reste du monde. Cette entrée de l'Afrique dans le contexte mondial aboutira aux indépendances politiques dans les années 60. Ce sont ces indépendances politiques qui constituent dans l'imaginaire de l'Occident la date de naissance de l'Afrique, de sorte que quand l'on parle de ce continent, l'on le présente comme un jeune de seulement 40 ans.

² Mudimbe V. Y., *The idea of Africa* ; Indiana, 1994

³ David Shenk, *l'Afrique en crise*, PBA, 1999.

Sans entrer dans les détails à cause de la limitation de ce travail, nous pouvons nous permettre d'affirmer, compte tenu de ce qui précède, que l'Afrique est un continent en perpétuel transition. Et nous savons que toute transition génère des bouleversements plus ou moins profonds, imprévisibles parfois. Ces bouleversements affectent toutes les dimensions de la société, à commencer par la dimension personnelle. Les structures familiales, tribales et nationales sont affectées. Le côté visible, généralement le niveau macro n'est que la manifestation des crises intérieures graves qui sont parfois impossibles à gérer. Ces crises de transition, toutes les sociétés les vivent. L'Occident les a vécues pendant au moins 15 siècles, avec les guerres tribales, les déplacements de population, les dictatures diverses, la pauvreté économique. Aujourd'hui encore, malgré ses conditions économiques qui se sont globalement améliorées, l'Occident vit encore sa crise de transition sur la place de la modernité, de la post-modernité, de la globalisation. Nul ne peut ignorer les conflits internes qui se manifestent toujours dans les sociétés occidentales religieusement dépourvues de repères, éthiquement déséquilibrées et culturellement indéterminées. Et nous pouvons dire la même chose de l'Orient.

L'Afrique ayant subi et subissant encore des assauts liés à la confrontation avec l'autre, marginalisé par sa pauvreté, toutes ces choses constituent le substrat de la crise actuelle qu'elle vit. Mais il n'y a pas que cela. Il ne faut ni oublier ni minimiser les ferments internes que nous relèverons sans complaisance aucune. EN effet, malgré ces facteurs exogènes non négligeables qui contribuent à bloquer le décollage de l'Afrique, celle-ci demeure « la première responsable de ses propres malheurs »⁴.

Regardons quelques uns des défis actuels, les manifestations de cette crise profonde.

1. L'Afrique et ses défis

1.1. Les défis sociaux et politiques

Les manifestations de la crise africaine relève de l'évidence. Nul n'est besoin de s'attarder sur la description de ces crises qui crèvent les yeux. Du reste ce n'est pas à nous Africains que nous devrions faire la description de la crise. Nous vivons dans la crise. Nous vivons avec la crise. Pour nous, la crise ne se décrit pas avec les chiffres. Laissons parler plutôt cet homme. Né dans un village pittoresque de l'Afrique centrale, son père fut agriculteur et pasteur, catéchiste si vous le voulez. Sa mère était ménagère. Il grandit en campagne. Il avait moins de 5 ans quand il était entré à l'école des blancs. L'école qu'il fréquenta, la plus proche de son village était située à 4 kilomètres. Il parcourait cette distance à pieds, deux fois par jour, parfois une seule fois quand il n'avait pas classe dans l'après-midi. Il avait donc au moins 8 kilomètres de marche dans ses jambes, si non 16 kilomètres par jour. Il prenait rarement le petit déjeuner car il fallait partir pendant qu'il était encore nuit. A 10 ans, il perdit son père. Au collège, sans ressource, il parcourait 22 kilomètres par jour et à pieds pour se rendre à l'école. Souvent il mangeait une fois par jour. Il en était arrivé, malgré son éducation chrétienne, à voler dans les champs d'arachides pour se soulager de la faim intenable. A 12 ans, il fit le métier de bûcheron. Pendant ses vacances, il coupait et vendait du bois de chauffe pour préparer sa rentrée scolaire. Il connu la guère, une interminable guerre qui l'a amené à interrompre ses études pendant deux ans. Puis vint l'exil. Il vit hors de son pays depuis 23 ans maintenant. Il n'a jamais voté dans son pays.

Non ! Les défis en Afrique ne se disent pas par les chiffres car les chiffres sont sans âmes. Je l'ai compris quand souvent je parle avec des amis d'ailleurs. L'un de mes amis, vivant dans ce pays dans lequel je me trouve, dans la Suisse heureuse me dit toujours ceci : « quand je

⁴ Jean Paul Ngoupandé, *Racines historiques et culturelles de la crise africaine*, AD Editions et les Editions du Pharaon, 1994

raconte ce que je vis en Afrique chaque fois que j'y retourne, personne ne veut me croire. On me dit que j'exagère ».

En février 1999, ayant effectué un voyage au Rwanda, j'ai reçu la visite d'un ami rwandais. Il était venu me voir très tôt le matin. Il avait les yeux rouges, le visage tiré. Il me dit qu'il n'a pas dormi. Responsable d'un internat, il m'expliqua qu'à une certaine heure de la nuit, tous les enfants internes se mirent à hurler, les uns après les autres. Une scène insupportable. Tandis que certains criaient, d'autres convulsaient. Cet ami et sa femme ont passé toute la nuit à les calmer. Ces enfants se souvenaient certainement de la violence dont ils ont été témoins et victimes. Devant eux, on avait égorgé leurs parents. Certains avaient vu leur mère violée avant d'être découpée à la machette. Ils étaient parfois eux-mêmes des miraculés, souvent seul survivant d'une famille entière. En Sierra Leone et au Liberia, pays traumatisés par plusieurs années de guerre, l'on se souvient des enfants soldats, réduits en esclavage par les différentes forces en présence. Ils sont drogués, manipulés, rendus particulièrement violents pour tuer sans pitié. Ils amputent les membres de leurs victimes, souvent lors des mises en scènes macabres. Psychologiquement détraqués, moralement atteints, ils souffrent en outre de la pauvreté, de la malnutrition et de la sous-alimentation, des maladies diverses, de l'exclusion, etc. L'opinion se souvient d'une lettre bouleversante découverte sur le cadavre d'un adolescent guinéen. Le 2 août 1999, 2 adolescents guinéens, respectivement âgés de 14 et 15 ans, sont découverts morts dans le train d'atterrissage d'un avion reliant Conakry à Bruxelles. Ce voyage qu'on pourrait qualifier d'insensé était le plus grand cri de désespoir qu'un être humain peut pousser. Sachant qu'il pouvait mourir avant la destination, l'un d'eux laissa cette note : « si vous voyez que nous sacrifions et exposons notre vie, c'est parce qu'on souffre trop en Afrique ». Après ces histoires, je veux quand même nous donner quelques chiffres, les chiffres qu'on aime mais qui restent presque muets.

Selon l'expression de Julius Nyerere, les trois ennemis de l'Afrique sont ; la pauvreté, l'ignorance et la maladie.

Au plan économique, le PIB est des plus faibles dans la majorité des pays africains, moins de 1000 dollars US par habitant. Selon les données économiques récentes, l'Afrique pèse moins de 2% dans la balance de l'économie mondiale. L'orientation actuelle de l'économie mondiale ne donne pas des lueurs d'espoir. La mondialisation est certes une ouverture des frontières aux capitaux, une évolution vers l'ultralibéralisme. Mais pour espérer réussir dans un tel contexte, il faut avoir des capitaux que l'Afrique n'a pas. Et le tout ne consiste pas avoir des capitaux qu'on peut emprunter. Il faut faire fructifier les capitaux investis selon la logique et l'éthique ultralibérales. C'est dire que pour réussir dans ce nouveau contexte de globalisation de l'économie, il faut avoir une tradition capitaliste consistant à spéculer, à produire les bénéfices, à réinvestir, à vendre, à racheter. Or l'Afrique n'a pas cette tradition capitaliste ultralibérale. Elle n'a pas encore une longue expérience de la spéculation. Même au niveau des choix idéologiques, beaucoup des états africains ont opté pour le socialisme marxiste durant les premières années de l'indépendance. Le tissu industriel de l'Afrique est presque inexistant. Les bourses de valeur sont très jeunes. L'agriculture reste traditionnelle. Comment tiendrai-t-on face à la concurrence inhérente à la tradition ultralibérale ayant pour chef de file les Etats-Unis, un état sans pitié et sans état d'âme ? Nous entrerons encore une fois dans la globalisation les mains vides. Si par le passé, les prolétaires étaient ceux qui fournissaient la main d'œuvre aux grands producteurs, aux industriels, aux capitalistes, la globalisation va produire une nouvelle catégorie de prolétaires dont l'Afrique, se limitant à produire les matières premières, un espace à exploiter.

Aujourd'hui, même par rapport aux capitaux, nous savons que l'Afrique n'intéresse plus les investisseurs privés. Les ressources publiques doivent être affectées au remboursement des grosses dettes. Les balances financières sont déficitaires car le cours des matières premières,

source des revenus publics chute de plus en plus. Les chutes des prix sont parfois si brutales qu'elles ne laissent pas de marge de manœuvre, même pour les Etats africains les plus sérieux en matière de gestion. Tout cela est accentué par la croissance démographique des plus importantes sur le globe, taux moyen de croissance estimé à 3,1% entre 1987 et 2000. Selon les estimations, ce taux s'établirait à 2,9% à partir de l'an 2000⁵. En rapport avec la croissance économique pratiquement négligeable, la pauvreté risque encore de maintenir le continent dans un état de délabrement. Pour le moment, même les solutions historiques ont toutes échoué. De la période des années 50 à 70, l'on a préconisé l'économie politique comme solution. Mais cela a échoué. L'on a ensuite préconisé la solution de l'aide accordée par les grandes banques (Fond monétaire, Banque mondiale). Cette période fut caractérisée par les politiques d'ajustement structurel ayant malheureusement laminé toute la dimension sociale des états africains. L'on a ensuite fait une ouverture aux solutions du développement social et humain avec la phase conduite autour des organisations non gouvernementales, les ONG. Mais rien n'y fait. Très peu de progrès sont réalisés. Le désespoir reste entier.

Parlant de la maladie, le SIDA a tué, selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), 1830000 personnes en Afrique en 1998, soit 80% de la mortalité mondiale du SIDA durant cette année là. En 1999, elle estime a estimé que 23,3 millions de la population africaine est séropositive. Au total cette maladie a tué plus de 13 millions de personnes en Afrique depuis sa découverte. Selon le Chicago tribune du lundi 10 janvier 2000, 45% des travailleurs du secteur minier en Afrique du Sud seraient séropositifs. Ce chiffre pourrait doubler d'ici 2005. L'on peut imaginer les conséquences économiques incalculables d'une telle situation. Les bras valides seront décimés. Le SIDA n'est malheureusement pas la seule maladie qui tue en Afrique. Le paludisme qu'on a tendance à oublier tue presque un million de personnes chaque année. A cela s'ajoute les autres affections qui continuent de faire des ravages comme la méningite et le choléra.

Sur le plan politique, nous devons reconnaître que des avancés notables sont faits sur le chemin de la démocratie, même si le chemin propre à l'Afrique n'a pas encore été trouvé. Dans l'ensemble, et en dehors de quelques régimes préhistoriques qui tentent de tirer la corde par le bas, l'aspiration à la liberté populaire se fait sentir. Les peuples descendent dans les rues pour revendiquer leurs victoires volées, suite à des élections. Beaucoup reste à faire mais le chemin semble s'ouvrir progressivement.

Pour me résumer, l'Afrique est en crise. Elle est meurtrie par les guerres de toutes sortes, tribales et économiques,. Elle est meurtrie par le SIDA, le paludisme, la fièvre Ebola et les autres maladies. L'Afrique est ruinée par la corruption généralisée. Plusieurs pays africains se trouvent en tête de liste quant à la corruption. L'Afrique est épuisée par la mauvaise gouvernance. Les dirigeants continuent encore de confisquer le pouvoir. Les chefs d'états continuent d'être élus à 80%. Reconnaissons la percée et l'évolution positive de la démocratie. Mais des pesanteurs subsistent. Parfois l'on a même l'impression que le vieux génie rôde toujours autour de la maison, cherchant une fissure pour revenir s'implanter.

1.2. Les défis religieux

Vivant un sentiment d'impuissance face à la profondeur de la crise au caractère endémique, on note un retour massif au surnaturel et au mystique, à la religion. Loin de moi la pensée de réduire le réveil religieux africain à la seule réponse au désespoir. Je serai en train de tomber

⁵ *Faire reculer la pauvreté en Afrique subsaharienne*, rapport de la Banque Mondiale, 1996

dans le piège qui consiste à traiter tous les événements dans une perspective déterministe, donc mécaniste. Les blocages économique, politiques et idéologiques ne sont pas les seules rationalités fondant la prolifération du religieux en Afrique. Réduire le retour massif au religieux à la simple traduction intellectuelle du dénuement de l'homme c'est faire preuve d'une étroitesse d'esprit. Ceci est d'autant plus pertinent qu'en Afrique, la religion est une partie constitutive de la vie. Souvent, c'est même elle qui indique, oriente et détermine les choses. Son analyse permet de comprendre comment le social s'organise. Ce n'est pas pour rien que tous les grands penseurs s'en soient préoccupés. Mais tenons-nous aux faits.

Nous assistons au réveil des religions traditionnelles en Afrique et à « l'invasion des sectes jusque sur les campus universitaires »⁶. Cette résurgence du génie païen est selon Achille Mbembé le fait « que les sociétés indigènes sont en train de reconstruire leur mémoire en « dé-fétichisant » les modalités de leurs rapports avec le passé ». Ce retour est perçu comme une « reconfiguration des structures mentales et symbolique » dans le processus d'affrontement entre l'Afrique et l'Occident. Elle est « revanche du *paganisme* sur l'ensemble des formalités qui, depuis l'époque coloniale se sont définis contre lui ». Ce regain du *paganisme* est manifeste. Au Bénin, la religion du Vaudou se développe. Elle occupe désormais, du moins au niveau symbolique, la même place que le Christianisme. Dans les rues des grandes métropoles africaines, au petit matin, il n'est pas rare de voir des œufs de poule, des cauris et des colas liés ensemble dans un tissu, des canaris brisés. A côté de cette résurgence des religions traditionnelles africaines, l'Islam progresse à grand pas. Dans un pays de l'Afrique de l'Ouest comme la Côte d'Ivoire, on comptait dans les années 60, c'est-à-dire à l'indépendance, seulement 5% de musulmans dans la population ivoirienne. Il y avait une époque où c'était même une honte que de se présenter comme musulman. Au campus de Cocody à Abidjan, les lieux de prière des étudiants musulmans étaient presque vides. Aujourd'hui, en 40 ans, la population musulmane est passée à plus de 40%. Au Nigeria, l'Islam brave même les fondements de l'Etat qu'est la constitution. Une forme d'intégrisme se développe. Au Sénégal, pour la première fois dans l'histoire de ce pays, un chef religieux a voulu s'engager ouvertement dans la lutte politique en 2002. Même s'il a retiré sa candidature par après, ce n'est pas moins le signe d'une vitalité de l'Islam qui n'hésite plus à investir le champ politique. Conquérant, l'Islam fait son chemin, remportant de grands succès au sein des populations africaines.

Que dire du Christianisme en Afrique ? Pour de nombreux observateurs avisés, le 20^e siècle est dans l'histoire de l'église chrétienne est « le siècle de l'Afrique ». L'on n'a jamais assisté à autant de conversions. Les églises chrétiennes sont remplies. Les statistiques valent ce qu'elles sont. Mais elles nous donnent au moins quelques indications. Au début du siècle passé, il y avait au total environ 9 millions de chrétiens en Afrique. Aujourd'hui, cette population est estimée à plus de 310 millions, soit une croissance de 3500% en un siècle.. Les statisticiens estiment que 16000 conversions s'opèrent chaque jour en Afrique, 300 à 350 nouvelles églises sont ouvertes chaque semaine. Ceci est une explosion.

Cette explosion représente un véritable défi missiologique. C'est d'ailleurs avec raison que David Barrett fit à ce sujet la remarque suivante « *The church in Africa reminds me of a mighty river, a mile wide but only an inch deep* ». Ouvrant une conférence missionnaire à Grand-bassam, Côte d'Ivoire en mai 2000, M. Tokumboh Adeyemo, Secrétaire général de l'Association des Evangéliques d'Afrique (A.E.A.) fit ce commentaire en regardant les participants en face. L'église africaine fait face à plusieurs obstacles, dit-il : « la chair, la jalousie, les rivalités, querelles, orgueil, discriminations ethnique, sociale et sexuelles... »⁷ Je

⁶ Eloi Messi Metogo, *Dieu peut-il mourir en Afrique ? Essai sur l'indifférence religieuse et l'incroyance en Afrique noie*, Karthala et UCAC, 1997

⁷ W. Harold, WORLD PULSE, September 15, 2000

m'interroge aussi sur cette église grosse comme un baobab mais dont le tronc est vide à l'intérieur. Comment comprendre qu'un pays comme le Rwanda, supposé être une nation de plus de 70% chrétienne mais qui tombe si bas, dans des pratiques génocidaires ? Cela ne s'explique pas si ce n'est par une remise en cause de la prétendue conversion ou de la profondeur de cette conversion devant amener selon le Christ à extirper progressivement les élans perniciose liés à la vision païenne du monde. Comment des nations comportant des millions de chrétiens comme le Nigeria peuvent tomber si bas dans la corruption ? Il y a quelque chose de suspect ici, un nœud à dénouer. Cela est d'autant vrai que lorsqu'on regarde la forme ambiante du christianisme en Afrique, l'on constate que ce qui prédomine, c'est le magique, le mystique. On assiste à un mysticisme évangélique qui inquiète. Ce mysticisme se caractérise par la recherche du miraculeux, de la prospérité matérielle et où prédomine une théologie de l'immédiat. Tout se passe comme si l'on reproduisait dans le christianisme toutes les catégories symboliques que l'on rencontre dans les religions traditionnelles africaines. Des ingénieurs formés à Harvard, lorsqu'ils achètent une voiture, invitent le pasteur pour que ce dernier lui impose les mains, comme dans un élan magique. Des professeurs d'universités, même de grands économistes, sont prêts à aller chez le pasteur prêchant et administrant la prospérité du haut de la chair, pour y déposer leur salaire du mois, afin de recevoir en retour et dans un geste magique, le centuple. Les églises indépendantes africaines qui sont légions dans nos villes et villages, initialement créés pour exprimer leur indocilité au christianisme occidental souvent inféodé à la colonisation trouvent en ces pratiques un terrain fertile pour leur explosion. La religion chrétienne est devenue une religion populaire. Ceci est un danger car quand une foi devient populaire, elle échappe à la critique constructive. Dans mes analyses, je crains que la religion, le christianisme en particulier ne redevienne pour l'Afrique, ce que les partis uniques ont été durant la période des partis Etats. Cette analyse est peut-être osée mais c'est une piste qui vaut la peine d'être explorée. Cela veut dire que le Christianisme risque de récupérer par un génie extraordinaire le jeu politique du parti unique. Et d'ailleurs, si nous regardons de près, nous constatons que la plupart des églises existantes fonctionnent actuellement sur la base de la stratégie des partis uniques. A leur tête un pasteur-fondateur exerçant une dictature sans précédent sur la communauté, et que personne ne peut contester. Le chef s'entoure des personnes qui lui sont favorables, bien souvent des gens de son ethnie. Je pourrai paraître sévère ici mais ce sont des réalités malheureuses que nous vivons à bien des égards.

Ces pratiques que inspirent des critiques parfois sévères méritent peut-être une analyse plus serrée et plus rigoureuse. Si nous croyons que « la plupart des chrétiens africains ont grandi dans des cultures intimement liées à la religion du groupe ethnique auquel ils appartiennent »⁸, nous comprendrons mieux l'enjeu, la rationalité de ces pratiques que nous pouvons qualifier de grossières. Car d'où vient que de nombreux chrétiens africains mènent une double vie ? Ils sont foncièrement engagés dans le christianisme mais ils retournent en arrière, dans les religions traditionnelles africaines quand ils ont certains besoins qu'ils veulent satisfaire. Ils consultent les devins ou créent des équivalents dynamiques dans la foi chrétienne, par exemple en consultant le pasteur féticheur pour chaque rêve, chaque maladie, etc. Des recherches sociologiques faites par deux sociologues Ivoiriens de l'université d'Abidjan concluent qu'en Côte d'Ivoire, plus de 20% de protestants continuent de fréquenter la religion traditionnelle en offrant des sacrifices. Cette ambiguïté peut être dans un certain sens interprété comme réplique à la duplicité, au christianisme de masque du type occidental. Après tout, même si des nuances sont possibles, même si certains missionnaires et certaines missions occidentales sont venus sans duplicité, la mission évangélicatrice de l'Afrique n'a-t-

⁸ Karl Grebe et Wilfred Fon, *Religion traditionnelle africaine et relation d'aide*, CPE, Abidjan, 2000

elle pas souvent mis les pieds dans les souliers de la colonisation ? Comme l'a écrit Kä Mana, « le projet de la mission chrétienne ne pouvait pas échapper à l'ambiguïté de la mission civilisatrice que s'étaient donné les Européens. Dans cette manière d'être et de se diffuser, le christianisme à l'aube des temps modernes ne pouvait être qu'un christianisme englué dans l'ambiguïté : ... Ambiguïté d'une évangélisation où le missionnaire n'a pas la possibilité de faire la part des choses entre le message dont il est porteur et la subversion de ce message par les canons culturels, les modèles de pensée et les modes d'action de la société qui l'envoie ». ⁹ En effet, le Christianisme de Jésus est un Christianisme libérateur mais il n'a pas réussi à libérer fondamentalement l'Africain des angoisses de la vie, principalement de la question identitaire. La question identitaire née à la suite des confrontations de l'Afrique avec le reste du monde, et surtout de la perte des batailles successives par l'Afrique reste entière. Même le chrétien Africain continue de vivre le complexe du maudit. Mais la libération, condition nécessaire à tout épanouissement reste problématique, justement à cause de l'ambiguïté et de la duplicité de la mission évangélisatrice de l'Afrique par l'Occident. Ce complexe du maudit, du primitif et même du sous-homme avait besoin d'être entretenu et instrumentalisé par l'Occident, même contre le projet de Jésus qu'il vient annoncer.

Notons aussi cette image éclatée du christianisme qu'a légué l'Occident. Les Missions occidentales et leurs ramifications furent en compétition en Afrique : compétition de sociétés missionnaires, compétition de dénominations. Une telle image aura du mal à contribuer à la réconciliation entre les membres d'une société ethnique. Ce pluralisme importé a renforcé les élans ethniques et les intolérances religieuses, notamment en milieu protestant.

2. La responsabilité interne

Parfois, à entendre l'Occident, l'on a l'impression que les Africains sont dans une telle inconscience par rapport à leur développement qu'ils ne s'en préoccupent même plus. Même en milieu chrétien, l'on retrouve le même discours. Pourtant, je ne sais pas s'il est un sujet autant débattu en Afrique, dans les maisons et dans les rues, dans les universités et dans les écoles, au travail dans les bureaux et dans les champs, que la question de la modernisation de l'Afrique. Les africains sont angoissés par l'état de leur situation. Ils ne sont pas naïfs ni inconscients. Le fait qu'ils n'aient pas de réponses immédiates aux questions qu'ils se posent ne signifie pas qu'ils ne se les posent pas du tout. Il est vrai que leur questions ne sont pas médiatisés comme ailleurs. Ailleurs, les gens ont les journalistes, les médias. CNN peut filmer en direct même les événements les plus horribles comme la destruction des tours jumelles de *World Trade Center*. Seule ceux qui parlent forts sont entendus.

En effet, plusieurs personnes ont tenté de proposer des explications à la situation que traverse le continent. A côté des thèses occidentales sur l'échec du continent africain, il y a des thèses internes, formulées par des philosophes, des économistes des hommes de cultures et quelques rares théologiens.

Jean Paul Ngoupandé voit 4 éléments internes qui seraient sources de blocage du décollage de l'Afrique. Ce sont : la persistance de la mentalité de cueillette, la persistance de la mentalité de groupe la persistance du sentiment de peur et la persistance du complexe de race inférieure.

Christophe Wondji écrit ceci en faisant allusion à l'échec des expériences d'investissements en Afrique : « Qu'est-ce qui fait échouer ces expériences si ce n'est que les valeurs qui fondent ces systèmes s'accordent mal avec les valeurs culturelles des peuples auxquels ils prétendent s'appliquer ? ». Pour lui, l'échec de l'Afrique n'est pas une fatalité mais un processus. C'est parce que nos sociétés n'ont pas opéré certaines mutations internes au cours de leurs transhumances historiques qu'elles ne répondent pas aux exigences des sociétés

⁹ Kä mana, *La nouvelle évangélisation en Afrique*, Kartamla et CLE, 2000

modernes dictées par l'Occident.. Selon d'autres auteurs comme Barthélémy Kotchi, l'Afrique doit « savoir reconstruire une culture de développement ». Axelle Kabou ne dit pas autre chose quand elle parle de la vulnérabilité de la culture africaine. Pour elle c'est l'Afrique qui refuse le développement. On pourrait ici penser à une sorte de rebellions, d'indocilité s'exprimant par cette sorte de refus. L'un des rares théologien s'exprimant ouvertement sur la question, Kä Mana semble aborder dans le même sens, en proposant que le Christianisme dans sa vitalité soit un ferment pour la construction d'une société africaine nouvelle.

Toutes les indications données semblent converger vers la culture comme cause interne du blocage de l'Afrique. N'est-ce pas un champ missiologique qui s'ouvre grandement ici ? Placé dans le contexte de la globalisation, les défis de l'Afrique ouvrent à l'entrée du 3^e millénaire une opportunité missiologique sans précédent non seulement à l'église africaine mais à l'église mondiale. C'est pourquoi je pense qu'au début de ce siècle, une réflexion missiologique s'impose, ne serait-ce que pour faire le point du passé et tracer des nouveaux chemins pour le siècle qui s'ouvre. Tracer le chemin pour une missiologie chrétienne, c'est d'abord, écouter. A mon humble avis, l'écoute est la meilleure méthode herméneutique qui soit. Car la mission que nous avons à faire et à vivre est d'abord mission de Dieu. C'est Dieu qui premièrement nous a devancé et nous devance toujours dans l'histoire. C'est parce qu'il nous devance qu'il nous appelle pour le suivre. L'envoi, la mission est un déplacement, un mouvement derrière le maître, le Père et l'auteur de la mission. En ce début du 3^e millénaire, des enjeux nouveaux sont apparus qu'il faille prendre en compte. L'un des enjeux est la globalisation. Comment l'Eglise répondra-t-elle à ces nouvelles réalités dans une façon créatrice et dans l'écoute de Dieu ? Comment re-évaluer nos présuppositions, les rectifier si possible les changer en prenant en compte la somme de traditions et d'expériences historiques accumulées ? C'est dans cette optique que je propose de voir l'Afrique comme opportunité pour une nouvelle approche missiologique.

3. L'Afrique comme opportunité missiologique du 3^e millénaire.

Je ne m'étendrai pas sur la nécessité de nouveaux paradigmes de la mission. J'ose espérer que des spécialistes de la Mission travaillent à cela avec ardeur. De grands historien de la mission protestante comme Jean-François Zorn d'ailleurs attendu ici et des sommités comme Samuel Escobar et bien d'autres qui travaillent dans l'ombre s'attèlent certainement à défricher le chemin. Je ne sais pas jusqu'où le processus d'évaluation de la mission est allé. Mais pour le francophone que je suis, l'évocation directe faite par le professeur Jean-François Collange en 1996 m'indique que quelque chose bouillonne dans la marmite quand il écrit :

« Ce n'est un secret pour personne que la mission connaît actuellement – du moins dans nos Eglises historiques – une crise qui n'est pas conjoncturelle. Elle s'interroge – nous nous interrogeons – en profondeur sur son sens, sur ses raisons d'être, voire sur l'utilité même de la poursuivre. Elle remet en question au moins ses modalités, qui ne veulent plus rassembler à un quelconque impérialisme culturel ou au paternalisme infantilissant que le colonialisme traînait avec lui »¹⁰

Ma lecture de ces mots de Jean-François Collange m'indique que la mission chrétienne est déficitaire, semble avoir perdu son âme. Je constate que la mission actuelle est dominée par l'institutionnalisme, l'économie et le marketing. Sans le savoir ou à cause de notre défaite, la

¹⁰ J. -F. Collange, « voici je fais toutes choses nouvelles, réconciliation et reconstruction ». in *Les Cahiers de Mission*, Forum missionnaire de Strasbourg, 1-3 novembre 1996

missiologie de notre temps est tombé dans le piège de la sécularisation, de la déshumanisation que nous offre notre planète victime de la pensée unique. La substance de la mission reste alors figée dans son paradigme ancien hérité de la mentalité de l'ère coloniale. Bousculé par les nouvelles réalités de l'hémisphère Sud se traduisant par la croissance et la vitalité nouvelles du Christianisme, le modèle ancien de la mission devenu obsolète se trouve alors pris dans le tourbillon. Il faut que la substance de la mission change en ce début du troisième millénaire.

En ce qui concerne l'Afrique, les nouveaux défis que nous venons de décrire nous autorise à penser que la substance de la mission doit de plus en plus être rencontre, accompagnement mutuel, cheminement parfois douloureux et partage mutuel. Ecouter, accompagner, cheminer avec dans la douleur comme dans la joie, tel est le projet du Seigneur pour la mission. C'est cela que Philippe Chanson désigne par la « missiologie de l'empathie »¹¹. Cheminer ensemble est un risque car lorsque l'un et l'autre quitte sa route pour emprunter une voie qui ne soit ni celle de l'un ni celle de l'autre, cette troisième voie est celle de l'inconnu, disons celle de la foi. En effet, la présence et l'accompagnement au cœur des situations de détresse de ces gens qui vivent au-delà du réel seront peut-être douloureux. Car en le faisant, nous recevons dans un miroir le renvoi de l'image de notre propre laideur. Mais malgré cela et même à cause de cela, nous devons vivre avec les frères condamnés dans ces endroits meurtris du globe. Il faut aller les rencontrer pour partager avec eux leurs luttes quotidiennes, souvent face aux dictatures du dedans et du dehors. Nous devons leur apporter le sourire, ce sourire du Christ qu'ils n'ont peut-être jamais vu. Mais nous devons aussi les laisser lire nos propres souffrances, nos propres luttes. Cette rencontre doit dépasser le niveau de la mondialisation commerciale. Elle doit aussi dépasser le niveau de la mission charité car ce que veulent les frères, ce n'est pas nécessairement de l'argent, surtout si cet argent de la charité doit contribuer à entretenir en eux le complexe d'infériorité et la mentalité de cueillette, ou développer en nous un paternalisme irrespectueux. Dans la missiologie de l'empathie, l'humanitaire ne s'appellera plus humanitaire. La compassion ne sera plus pitié. La mission ne sera plus faite dans une attitude de charognard se nourrissant de la mort. C'est une attitude dangereuse. C'est en effet cette attitude qui entretient, contre l'ordre biblique, la mission unidirectionnelle, hégémonique, généralement monopolisée du Nord vers le Sud, des pays riches vers les pays pauvres. Cette mission monopole doit être démystifiée.

Cette mission de l'empathie concernera l'église globale, non seulement celle du Nord. En effet, nous savons que la décadence de la civilisation Occidentale est elle-même un défi. L'Occident est aussi cible de la mission. De même que les défis de l'Afrique ne seront pas réservés exclusivement à l'Eglise Africaine, les défis de l'Occident concernent les Eglises africaines. D'autant plus que dans cette situation globale de la mondialisation économique, ces défis peuvent avoir leurs racines loin de l'Afrique. En effet, un crash boursier à New-York ou à Tokyo affecte directement les enfants d'Afrique. Les événements du 11 septembre affectent directement l'évangélisation en Afrique. Ils se sont passés loin de l'Afrique mais les chrétiens des pays Ouest-africains en subissent les conséquences dans leur vécu avec les musulmans. Quand la Banque mondiale ou le Fonds Monétaire international tousse, les universités africaines et leurs écoles tombent en syncope. N'est-il pas compréhensible que les Chrétiens, économistes et politiciens parlent publiquement pour demander plus de démocratie et de transparence dans les décisions de l'Organisation Mondiale de commerce, qu'ils demandent plus de justice ? L'Eglise de l'Occident ne sera-t-elle pas plus missionnaire en

¹¹ Philippe Chanson, *Aux marges d'un dictionnaire : vers une missiologie de l'empathie ?*, Texte exhaustif de l'intervention préparée à l'occasion de la présentation officielle du Dictionnaire œcuménique de missiologie, le vendredi 18 mai 2001 à la faculté de théologie protestante de Paris.

dénonçant les façons dont leurs gouvernements traitent injustement avec les nations pauvres qui ne peuvent pas fixer le prix de leurs matières premières ?

En guise de conclusion

Il m'arrive bien souvent de me poser la question suivante : pourquoi Dieu a-t-il créé l'Afrique. Si l'Afrique était maudite, la grâce de Dieu serait là en Jésus-Christ pour couvrir sa malédiction et même l'enlever. Mais je sais qu'elle ne l'est pas. Si elle est folle, la sagesse de Dieu serait là, encore donnée par grâce. Pourquoi tant de défis, en cette période de son histoire ? Je me suis dit à moi-même en tremblant car je ne suis pas certain : Dieu a peut-être créé l'Afrique pour qu'elle puisse en certains moments de son histoire refléter un aspect du visage de Christ.

Daniel Bourdagné